

C'est presque toujours pareil : au moment de partir, j'hésite un peu. Si on ne se secoue pas, on reste chez soi, devant l'écran de l'ordinateur ou de la télévision. Là, au moins, pas d'inquiétude : si le spectacle est mauvais, on peut changer de chaîne ou chercher ailleurs. Pas de crainte de s'ennuyer. Pas la peine d'attendre que tout le monde soit là et que la salle s'éteigne. Aucun danger que les acteurs aient oublié leur texte ! Mais ce sont les acteurs, justement, qui me décident à sortir et à prendre le chemin du théâtre.

Je les imagine qui entrent par la petite porte de derrière et rejoignent leurs loges. Ils sont inquiets, même s'ils fanfaronnent un peu. Ils se mettent en costume et puis s'assoient et ferment les yeux : ils refont tout le spectacle dans leur tête pour être bien prêts. Il leur faut changer de peau. Se laisser habiter par un autre. Créer, sur la scène, un monde nouveau... Je les imagine, tendus tout entiers, comme des champions de saut à skis avant de s'élancer du tremplin. Prêts à sauter dans le vide. À s'engouffrer dans le trou noir de la scène.

Ce qui se passe là n'a pas son équivalent en électronique, ce n'est pas un jeu vidéo. Des hommes et des femmes vont faire exister, devant moi, un univers infiniment fugace. Un univers construit avec leurs voix, leurs gestes et leurs regards. Un château avec des allumettes, des brindilles et des bouts de rien comme décor. Un château qui peut s'effondrer au premier faux pas. Et qui disparaîtra, de toute façon, avec eux sans laisser d'image sur une pellicule ou un DVD.

Pendant un moment, il va se passer quelque chose de vraiment étrange : je vais m'installer dans mon fauteuil et fixer cet espace, là devant moi, où chaque objet et chaque mot comptent. Sur la scène, les gens ne gesticulent plus dans tous les sens. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent est minutieusement calculé. Il faut que ça tombe juste. Que leur histoire prenne corps et m'envahisse tout entier.

Je vais vivre un moment magique, éphémère et infiniment précieux. Parce qu'en réalité, c'est moi qui suis là sous mes propres yeux : c'est moi cet homme avec un vieux pardessus et une valise à la main qui cherche son chemin sur cette terre. C'est moi cette femme qui crie sa révolte contre une guerre qu'elle ne comprend pas et qui lui a pris son fils. C'est moi cet enfant qui a peur d'un monde menacé par des machines devenues folles. C'est moi qui suis avare et jaloux, capricieux et ridicule. C'est moi qui saute de joie au retour de l'ami et pleure à la mort de l'être aimé. C'est moi qui veut résister face au danger, mais c'est moi, aussi, qui veut fuir. C'est moi qui ment et c'est moi qui exige la vérité.

Toutes ces émotions, tous ces sentiments, toutes ces contradictions, je savais bien qu'elles étaient en moi. Je les avais ressentis ou pressentis un jour ou l'autre, mais sans bien parvenir à les nommer. Il a fallu qu'on les mette devant moi, là sur la scène... il a fallu que des êtres de chair et de sang les incarnent sous mes yeux... pour que je comprenne enfin que tout cela m'habite vraiment.

Il y a plus que du plaisir à cela : de la joie. La joie de sortir du brouillard : quand, tout à coup, on découvre qu'on n'est pas perdu, quand on trouve des repères et le soleil arrive. Et puis, la joie, aussi, de ne pas être tout seul : la scène, c'est moi... mais ce sont également les autres. Elle nous relie ensemble. Nous tous, nous sommes concernés par ce qui se passe devant nous. Nous le regardons en silence. C'est une solidarité discrète. Et peut-être l'espérance d'un monde meilleur où les hommes et les femmes se sentiront plus proches les uns des autres.

Décidément, j'ai bien fait de sortir de chez moi, de ne pas rester devant l'écran de mon ordinateur ou de ma télévision.